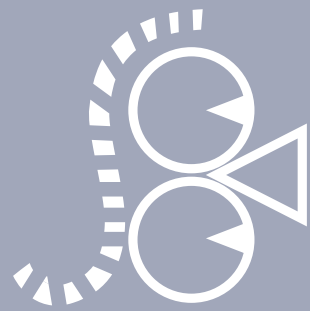


Vu de Pro-Fil



Dossier : Histoire et Cinéma

N°12
été 2012

PRO-FIL : SIEGE SOCIAL :

40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

www.pro-fil-online.fr

SECRETARIAT NATIONAL :

7 L'Aire du Toit
13127 VITROLLES
Tél : 04 42 89 00 70

secretariat@pro-fil-online.fr

Directeur de publication : Alain Le Goanvic
Directeur délégué : Jacques Vercueil
Rédactrice en chef : Waltraud Verlaquet
Réalisation : crea.lia@orange.fr

COMITE DE REDACTION :

Jacques Agulhon	Jacques Vercueil
Maguy Chailley	Nicole Vercueil
Arielle Domon	Waltraud Verlaquet
Jean Domon	Arlette Welty-Domon
Alain Le Goanvic	Françoise Wilkowski-Dehove
Jean Lods	Jean Wilkowski
	Jean Michel Zucker

ONT AUSSI PARTICIPE A CE NUMERO :

Jacques Champeaux André Verlaquet
Jacques Lefur

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 N° : 15 € / Etranger : 18 €

Imprim Sud - 83440 Tournettes

ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 06 Juin 2012

Dépôt légal à parution

Pro-Fil à travers la France:

Alsace / Mulhouse
Marc Willig - 06 15 85 61 95
ass.stetienne.reunion@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille
Paulette Queyroy - 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Drôme / Dieulefit
Daniel Saltet - 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Haute Garonne / Toulouse
Monique Laville - 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Hérault / Montpellier 1
Etienne Chapal - 04 67 75 74 86
jechapal@modulonet.fr

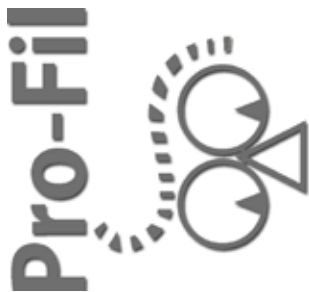
Hérault / Montpellier 2
Jacques Agulhon - 04 67 42 56 04
agulhon.jacques@orange.fr

Ile de France / Paris
Jean Lods - 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux
Christine Champeaux- 01 46 45 04 27
christine.champeaux@orange.fr

Var / Fayence
Waltraud Verlaquet - 04 94 68 49 35
waltraud.verlaquet@gmail.com

Couverture :
Diane Kruger, Xavier Beauvois dans
Les adieux à la reine de Benoît Jacquot



Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction.

PROtestant et FILmophile, un regard chrétien sur le cinéma.

Cannes... et Pro-Fil

Notre Association joue un rôle important auprès du Jury œcuménique de Cannes, organisé par INTERFILM* et SIGNIS**. Depuis le renouveau de Pro-Fil en 1995, nous contribuons activement à l'équipe chargée d'assurer l'essor de ce jury. Nous participons chaque année à l'organisation du stand, en assistant à des réunions préparatoires qui abordent toutes les questions pratiques, en concertation avec les responsables des deux organisations. Pendant le déroulement du festival, il existe une équipe de rédacteurs, dont de nombreux pro-filiens, qui

rédigent chaque jour des 'billets d'humeur' sur le site du Jury œcuménique (ces billets d'humeurs sont également accessibles via notre base de données en ligne, rubrique 'rechercher'). Nous rappelons cela, car beaucoup d'accrédités de Pro-Fil ne semblent pas savoir que les accréditations dont ils bénéficient résultent de cette collaboration active avec INTERFILM. Si nous pouvons envoyer des jurés dans différents festivals, c'est également grâce à INTERFILM.

J'attire votre attention sur le Dossier *Histoire et Cinéma* du présent numéro, qui pose les jalons d'une réflexion sur le rôle du cinéma dans l'interprétation de l'Histoire par sa 'restitution' en images et sons, que ce soit au moyen du documentaire ou de la fiction. Le cinéma nous livre des 'visions du réel', certains régimes politiques ont voulu en faire un outil de propagande, mais ne serait-il pas un réservoir inépuisable de la mémoire humaine ?

Alain Le Goanvic

* INTERFILM : organisation internationale pour la collaboration entre Eglises et Cinéma. D'inspiration protestante et porté essentiellement par des Eglises protestantes, INTERFILM comprend également des membres anglicans, orthodoxes et juifs et s'identifie avec l'esprit du Conseil œcuménique des Eglises.

** SIGNIS : Association catholique mondiale pour la communication

2 Edito

PLANETE CINEMA

- 3 Visions du réel
- Prix du jury œcuménique Oberhausen 2012
- 4 Cannes 2012
- Entretien avec Jean-Jacques Bernard
- 5 Cannes religieux
- 6 Le festival international du film de Fribourg 2012
- 7 L'envers de la médaille d'un polar qui n'en est pas un
- 8 **Champ-Contrechamp** : Une voiture dans la ville (Cosmopolis)

DOSSIER : HISTOIRE ET CINEMA

- 10 Défaire et refaire l'Histoire
- 11 L'effet rétro
- 12 Le western, miroir de l'histoire américaine
- 13 La Grande Guerre : poids de l'objectif
- 14 Le cinéma au service de la mémoire
- 15 **Le coin théo** : Cartographie de la mémoire

DECOUVRIR

- 16 Le cinéma de Nanni Moretti

PRO-FIL INFOS

- 17 Un jury Pro-Fil
- Le film noir américain
- Mission et cinéma
- 18 Le tout jeune groupe de Toulouse
- ...Et le bébé de Mulhouse
- 19 Infos diverses

A LA FICHE

- 20 *Les adieux à la Reine*

Sommaire

Visions du réel

Festival de Nyon, du 20 au 27 Avril 2012

Un Jury interreligieux de quatre membres, 19 documentaires longs métrages en compétition, une organisation impeccable dans une ambiance sympathique et chaleureuse, tout cela pour aller à la découverte du monde, de la vie des gens, dans des films aux styles et aux sujets très variés.

Désignés par INTERFILM et SIGNIS, les membres du Jury interreligieux devaient primer un long métrage qui mette en lumière « des questions de sens et d'orientation de la vie ». Le genre documentaire se prête bien à un tel objectif car il est un magnifique moyen d'investigation des choses de la vie, de l'histoire des hommes, des multiples aspects de l'existence humaine. Le Jury était composé de deux chrétiens (protestant et catholique), d'un musulman et d'une juive. Deux hommes, deux femmes, deux cinéastes auteurs et réalisateurs, une professeure en sciences de religion et médias, un président d'association de cinéphiles.

Le choix a été au final difficile, car nous avons présélectionné six films, comportant à nos yeux les qualités de fond et de forme pour mériter le prix que nous allions décerner (et un versement de CHF 5000). Nous avons donc utilisé la possibilité de donner une mention spéciale à un second film. C'est *900 jours* de Jessica Gorter qui a reçu le prix de notre Jury traitant du rapport entre mémoire individuelle et commémoration collective, et *Les règles de Matthis* de Marc Schmidt, la mention

spéciale, sorte de parabole existentielle d'un autiste construisant son monde. Nos différences religieuses n'ont pas entravé le cours de nos discussions, car nous étions d'accord implicitement sur l'essentiel : la dignité et le respect de l'Homme.

Alain Le Goanvic



900 jours de Jessica Gorter

Prix du Jury œcuménique Oberhausen 2012

Festival international du court-métrage 26 avril au 1er mai 2012



Odete de Clarissa Campolina

Odete de Clarissa Campolina, Ivo Lopes Araújo, Luiz Pretti (Brésil 2012)

Une vie sans relations n'est que pure existence.

Clarissa Campolina, Ivo Lopes Araújo et Luiz Pretti évoquent dans leur film une relation complexe entre mère et fille. A travers des images soigneusement composées, les réalisateurs rendent visibles les contours intérieurs d'Odete et de sa mère.

(Communiqué du jury)

Publié avec le soutien de l'ERF et de Meromedia-Fondation Bersier, Vu de Pro-Fil (Protestants et filmophiles), né il y a trois ans déjà, est l'œuvre d'un collectif amoureux de la pellicule et du bon film. C'est une revue différente du courant habituel sur tout ce que l'on peut lire sur le cinéma, car là il y a une dimension de plus, c'est un regard chrétien sur le cinéma. Rédactrices et rédacteurs s'expriment en toute liberté sur les films et donnent leurs avis et analyses. Il se dégage de ces textes des préférences marquées, des réserves et parfois même des désaccords évidents, mais c'est ce qui fait la richesse de ces témoignages.

Cannes 2012

Prix du Jury œcuménique

Tous les billets d'humeur rédigés par l'équipe des rédacteurs à Cannes sont en ligne sur le site du jury œcuménique, soit directement sur cannes.juryœcuménique.org, soit en passant par le formulaire de recherche de notre site, en indiquant un titre de film, un auteur, ou encore 'Cannes' comme mot-clé et 2012 comme année.

Mads Mikkelsen a reçu le Prix d'interprétation masculine pour le rôle principal dans *Jagten*.

Beasts of the Southern Wild a également reçu la Caméra d'or, le Prix de la jeunesse, et celui de la FIPRESCI.

Jagten (La Chasse) de Thomas Vinterberg (Danemark)

Une partie de chasse où le gibier est un homme bon, en proie à la méfiance et à la manipulation d'une communauté déchirée, à la recherche du pardon et de l'harmonie perdue.

La mise en scène de Thomas Vinterberg, fondée sur la fiction, met en ligne de mire l'évolution du statut du père et de l'enfant. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent !



Mads Mikkelsen dans *Jagten* de Thomas Vinterberg



Beasts of the Southern Wild (Les Bêtes du sud sauvage) de Benh Zeitlin

Une Mention spéciale est attribuée au film : *Beasts of the Southern Wild (Les Bêtes du sud sauvage)* de Benh Zeitlin (Etats-Unis)

Les Bêtes du sud sauvage est un film brillant de Benh Zeitlin où les rôles fondamentaux de la liberté, des relations humaines et de la famille sont développés avec beaucoup d'émotion et d'originalité. Il est servi par des acteurs pleins d'authenticité et une photo magnifique. Tout cela en fait un véritable hymne à la vie, à l'amour et à l'espérance !

(Communiqué du jury)

La vidéo de l'entretien complet est disponible sur le site Pro-Fil, page 'Jurys œcuméniques/Cannes'.

Jean-Jacques Bernard est journaliste et réalisateur. Il a créé jadis l'émission *Histoire courtes* (France 2), a été longtemps éditorialiste au magazine *Première* et chroniqueur à France Inter. Il anime aujourd'hui la chaîne Ciné+Classic (groupe Canal+) et réalise de nombreux documentaires sur le cinéma. Il est l'auteur de *Petit éloge du cinéma d'aujourd'hui*, Gallimard 2011, 2 € (!)

Entretien avec Jean-Jacques Bernard

Président du Syndicat français de la critique de cinéma (extrait)

VdP : Comment définiriez-vous le critique de cinéma ?

JJ B : Chaque critique parle en son nom propre et essaie de définir le lien personnel qui s'est établi entre le film et lui... Le cinéma a ceci de particulier qu'on a besoin de confronter ses points de vue avec d'autres qui ont vécu la même expérience intime au même moment. ... Le critique n'est jamais qu'un professionnel de l'idée que quelque chose du bénéfice qu'on a eu à voir ce film est échangeable avec autrui...

Le critique doit obéir aux mêmes impératifs que le journaliste : vérification et hiérarchisation des informations et formulation claire. Dire au sortir d'un film « j'aime » ou « je n'aime pas » ou distribuer des étoiles, cela ne suffit pas. Il faut donner des arguments clairs pour échanger avec l'autre, souvent une critique se construit à plusieurs. C'est un exercice de la pluralité et de l'écoute de l'autre...

J'assigne au critique le devoir de faire part d'une émotion, plus que de l'information qu'on trouve abondamment un peu partout...

VdP : Quel conseil donneriez-vous à l'apprenti-critique ?

JJ B : Le critique reste toujours un apprenti puisqu'il apprend tous les jours de ses propres émotions. Ce que je conseillerais à celui qui veut se lancer à écrire, c'est tout simplement d'être le plus sincère possible avec son ressenti...

Propos recueillis par Waltraud Verlaguet



Cannes religieux

Ni Pro-Fil ni les Jurys œcuméniques n'ont vocation à disserter plus particulièrement sur des films religieux. Mais il se trouve que cette année à Cannes on a pu voir trois très bons films, un sur chacune des trois grandes religions monothéistes – fait à signaler me semble-t-il. Chacun des trois s'interroge de l'intérieur sur le rapport à la violence.



Les chevaux de Dieu de Nabil Ayouch

Côté musulman

'Les chevaux volants de Dieu' sont une vieille désignation des combattants du djihad, reprise par les islamistes actuels. Le réalisateur, interpellé au moment des attentats de Casablanca en 2003 par le fait qu'il ne s'agissait pas de soldats entraînés au Pakistan, mais de gamins de banlieue, a voulu comprendre. De façon très sensible il arrive à faire saisir le lent glissement vers l'engagement suicidaire de ces jeunes jamais sortis de leurs bidonvilles - la scène où la veille de l'attentat ils sont amenés pour faire un tour et qu'un des jeunes dit son admiration pour ce qu'il voit, en ajoutant : « C'est la première fois que je vais en ville », est absolument touchante. Leur socialisation par le foot, leur débrouillardise pour trouver des moyens de subsistance, le manque d'une figure paternelle forte, le respect pour la mère - tous ces ingrédients sont habilement exploités par les leaders qui n'ont aucun scrupule à exploiter les blessures des plus fragiles pour les envoyer à la mort.

Côté juif

Qui sont les 'voisins de Dieu' ? Le réalisateur est lui-même originaire du milieu dans lequel il tourne. Ces trois jeunes héros sont épris d'un idéal. Le courant auquel ils appartiennent, inspiré du rabbin Nahman de Bratslav, prône la joie de vivre comme accès à Dieu. Mais ce sont aussi de jeunes mâles. Autoproclamés vigiles de leur quartier, ils se défoulent sur tout ce qui leur semble non-conforme à leur vision du monde. Ce n'est pas la religion qui les rend agressifs, ils se servent de cette dernière comme d'un étendard. C'est l'amour pour une jeune fille non-religieuse qui indique à Avi la juste voie vers Dieu : celle du renoncement à son orgueil. Se prenant pour voisin de Dieu, il doit apprendre à voir dans chaque voisin son égal devant Dieu. Le film s'ouvre avec la prière de bénédiction au début du shabbat, il se termine avec la bénédiction de la fin du shabbat, l'envoi vers le monde profane. Partagée avec la jeune fille, cette bénédiction engage Avi désormais à vivre sa foi dans le monde sur le mode de la tolérance.



R.Assaf, G.Friedman, I.Golan dans God's neighbors de Medi Yaesh

Côté musulman

Les chevaux de Dieu

de Nabil Ayouch (Maroc 2012), Un Certain Regard

Côté juif

God's neighbors (Les voisins de Dieu)

de Meni Yaesh (Israël/France 2012), Semaine de la Critique. Prix SACD.

Côté chrétien

Au-delà des collines

(Dupa Dealuri)

de Cristian Mungiu (Roumanie/France/Belgique 2012), Compétition officielle. Prix d'interprétation pour Cristina Flutur et Cosmina Stratan



Au-delà des collines de Christian Mungiu

Côté chrétien

Alina revient d'Allemagne pour y emmener Voichita, la seule personne qu'elle ait jamais aimée et qui l'ait jamais aimée. Mais Voichita a rencontré Dieu et en amour, il est bien difficile d'avoir Dieu comme rival. Alina essaie de 'débaucher' Voichita, cette dernière essaie de convertir Alina. Devant le blocage de la situation, Alina 'disjoncte'. A l'hôpital on la calme, mais on ne peut pas la garder longtemps. Elle retourne au monastère pour y être 'soignée'.

Devant une situation qu'ils ne maîtrisent pas, le pope et les sœurs se lancent dans une cure d'exorcisme qui coûtera la vie à la jeune fille. Filmé avec beaucoup de finesse et sans tomber dans la caricature, l'histoire bouleverse par les bons sentiments sincères des religieux, tellement aveuglés par leur idée du salut qu'ils sont incapables d'apercevoir la détresse de leur prochain. Le réalisateur dit dans le dossier de presse : « La plupart des plus grandes erreurs de ce monde furent commises au nom de la foi et avec la conviction absolue qu'elles servaient une bonne cause. »

Waltraud Verlaquet

Fribourg 2012

Le Festival International de Fribourg se veut un pont entre l'Europe et le reste du monde.

 Voir la version longue sur le site

Les sections parallèles avaient pour thèmes cette année le Bangladesh, l'image de l'Islam en Occident et les films de western produits ailleurs qu'en Amérique. Les films en compétition provenaient de manière équilibrée d'Amérique latine (3), d'Asie (4), du Moyen Orient et d'Afrique (5).

Ils étaient de bonne qualité et très variés dans leurs genres, allant de la fable aux récits intimistes, du drame social aux souvenirs historiques. Tout au plus peut-on regretter le faible nombre de films d'Afrique noire, reflétant les difficultés actuelles de la production dans ces pays

Prix du Jury œcuménique

Le Jury œcuménique a décerné son prix au film *Histórias que só existem quando lembradas* (Les Histoires n'existent que lorsque l'on s'en souvient) de la réalisatrice brésilienne Julia Murat. Dans un village isolé de la Vallée du Paraíba, où le temps semble s'être arrêté et où une communauté de vieillards répète chaque jour les mêmes gestes et rituels, une jeune photographe arrive et va réveiller ce monde endormi. Travail sur le temps qui passe, la mémoire, la mort, ce beau film baigné de symboles montre comment l'irruption de la jeunesse et l'utilisation de la photographie révèlent les souvenirs. Ainsi on redonne du sens à la vie qui s'écoule et à la mort. Le cimetière symboliquement fermé va pouvoir se rouvrir.

Le Jury œcuménique a par ailleurs attribué deux mentions : l'une au film *Asmaa* du réalisateur égyptien Amr Salama traitant de manière dramatique le sujet de la difficile acceptation du SIDA dans une société traditionnelle, à partir du vécu

d'une femme courageuse ; l'autre au film argentin *El Campo* réalisé par Hernán Belón, parce qu'il exploite de façon convaincante les mécanismes du genre fantastique tout en identifiant la source de l'inquiétude dans l'expérience commune d'une vie en famille, de ses équilibres toujours délicats, et de la manière dont les personnes aimées, avec leurs projets et attentes, limitent la liberté de chacun.

Prix du Jury international

Le Grand Prix du Jury international a été décerné à *Never Too Late* (Jamais trop tard), de Ido Fluck, premier film, à petit budget, d'un jeune réalisateur israélien vivant depuis dix ans à New York. Ce road movie à travers les paysages d'Israël suit un trentenaire qui revient au pays après plusieurs années en Amérique latine. Le fantôme du père, décédé pendant son absence, l'accompagne dans la vieille Volvo de ce dernier. Un film intimiste qui jette un regard intéressant sur la jeune génération israélienne.

Et encore

Deux films mettaient en vedette des enfants.

11 Flowers (Onze fleurs), de Wang Xiaoshuai, raconte les souvenirs du réalisateur, quand il avait onze ans, à la fin de la révolution culturelle, alors qu'il vivait avec ses parents exilés dans une bourgade isolée de la campagne chinoise. Ce très beau film sur le plan formel est un récit d'apprentissage sur fond d'événements politiques dramatiques, que l'on trouvait déjà dans son film précédent *Shanghai Dreams*. *Lucky*, du réalisateur sud-africain Avie Luthra, met en scène un jeune orphelin cherchant à tout prix à aller à l'école. Il ne trouve de l'aide qu'auprès d'une vieille dame indienne, alors que, c'est l'originalité du film, chacun ne peut comprendre le moindre mot de la langue de l'autre.

Enfin, il faut signaler brièvement trois films intéressants par l'originalité de leur écriture cinématographique : *Countdown* (Compte à rebours) du Coréen Huh Jong-ho, qui a reçu le Prix FIPRESCI, mélange les codes du film d'action et ceux du drame psychologique ; *One, Two, One*, de l'Iranienne Mania Akbari, est une suite de plans fixes filmant de manière rapprochée les dialogues des personnages ; *Honey PuPu*, du Taïwanais Chen Hung-I, qui a reçu une mention spéciale du Jury international, est une succession d'images réelles ou virtuelles, sur un rythme effréné, qui fait s'interroger le spectateur : utilisation un peu répétitive des techniques du clip vidéo ou nouvelle façon de filmer la passion amoureuse ?



Les Histoires n'existent que lorsque l'on s'en souvient de Julia Murat

Jacques Champeaux

L'envers de la médaille d'un polar qui n'en est pas un

'Film d'atmosphère' s'il en est, ainsi se présente *38 témoins*. Et titre usurpé, car aux tous débuts de l'histoire, de témoins point.

38 Témoins

de Lucas Belvaux
avec Yvan Attal, Sophie
Quinton (France 2012)
Voir aussi la fiche du
film sur notre site.

Une femme est sauvagement assassinée en pleine nuit, dans une de ces avenues froides, bétonnées du nouveau Havre, telles les perspectives architecturales du monde soviétique.

Clameurs d'agonie et silence assourdissant

La routine policière, le porte à porte, personne n'a rien vu ou entendu. Personne, ou presque : un seul bonhomme, dérangé, ouvre la fenêtre pour s'écrier, inconscient de ce qui se passe : « C'est fini, ce bordel ? On veut dormir ! » Louise rentre au petit matin de l'étranger. Quartier bouclé. Son mari Pierre est pilote portuaire, aux horaires anarchiques. Il est resté, dit-il, fort tard au travail ; il n'a, dit-il à Louise, rien vu, rien entendu. Commence un rituel que les médias ne manquent pas de nous montrer avec complaisance : les fleurs s'amassent sur le trottoir, le lieu même du forfait. Louise est fortement impressionnée, tout comme une journaliste d'un quelconque 'Havre libre' que cette conspiration du silence préoccupe. Voici le soir. Louise dort-elle ? Pierre, assis à ses côtés, raconte, à voix basse, désireux sans doute de libérer sa conscience lourde devant ce confessionnal silencieux. Oui, il était rentré, oui, il a entendu les horribles cris de la victime sur le trottoir, puis dans l'entrée de l'immeuble. Oui, il n'a rien dit. Et voici le 'réveil' de Louise qui, charitablement, l'interroge, ne sachant si Pierre a parlé, ou si elle a eu un cauchemar. Pierre franchit alors le pas de l'aveu, choisit désormais son camp. Il sera le témoin jusqu'au bout.

Vilain petit canard et lâches impénitents

Commence alors pour Louise et lui un douloureux parcours, au cours duquel les faiblesses, les défaillances de nos prochains et de nous-mêmes sont plus édifiantes qu'un quelconque réquisitoire. La police ne s'y trompe pas, qui hésite à renouer avec l'enquête de routine. Car voici que la quiétude de chacun, sa lâcheté, va être troublée par l'aveu de Pierre, qu'il va falloir 'se mettre à table'... et pour quel résultat ? A la conspiration du silence va succéder celle de la peur, de la rancune. Seul contre 37... Ce ne sont désormais pour Pierre, dans le quartier, que changements de trottoir, regards haineux, et j'en passe. Car un magistrat, d'abord d'avis de céder à la lâcheté générale, finit par aller jusqu'au bout, quel qu'en soit le prix auprès de la soi-disant 'opinion publique' : on imagine tous ces témoins, avides de séries télévisées du soir, de polars où l'hémoglobine coule à flots, et que la réalité

dérange. Qui oserait troubler leur petit bonheur tranquille ? Assister son prochain ? Qui l'oserait, une fois acquitté le don plus ou moins généreux, et fiscalement déductible à tel organisme caritatif ? Lequel, sur les 38, aurait eu l'élémentaire courage d'appeler aussitôt Police secours ? Qui oserait parler de 'non assistance à personne en danger', alors qu'ils s'y sont mis à 38 pour y parvenir ? Mais ils sont tous là, à l'heure nocturne de la reconstitution, avides ou pétrifiés, d'entendre encore les hurlements de l'agonie. Ils sont tous là aussi, pour déposer des monceaux de fleurs vite fanées, vite dispersées par le jet des éboueurs municipaux. Sans doute se seraient-ils prêtés de même à une marche blanche, chère aux médias et qui ne mange pas de pain.



Yvan Attal dans *38 témoins*

Autopsie d'un homme-courage

Cette femme martyrisée, notre prochain ? Pierre, notre prochain, mis au ban de la société ? Louise l'abandonne, lui va reprendre des fonctions de capitaine au long cours, assumant son courage jusqu'à la fin. Le Havre inspire bien des cinéastes : c'est qu'au-delà des scénarios, les images ont leur importance. Ainsi celles du port et surtout de ces engins de manutention immenses, saisis en un délirant ballet où le réalisateur a voulu sans doute nous faire partager sa jubilation. D'ailleurs, l'événement relaté relève moins de l'imagination que de la réalité d'un fait divers survenu aux Etats-Unis en 1964. Les choses n'ont guère changé depuis, même si les 'lieux du crime' ou assimilés n'ont pas tous la même charge émotionnelle que le Pont de l'Alma.

Jacques Agulhon

Une voiture ...

Cosmopolis

de David Cronenberg,
(France / Canada
2012)

Sélection officielle au
festival de Cannes.
Voir aussi la fiche du
film sur notre site.

Vertigineux : un virulent conte anti-capitaliste par un grand cinéaste respecté, deux critiques sincères et cultivés, et deux points de vue diamétralement opposés... A quoi sert *Vu-de-Pro-Fil*, alors ? Certainement pas à dire à ses lecteurs ce qu'ils doivent penser !

David Cronenberg réussit enfin le grand film qu'on attendait de lui depuis longtemps. Plus besoin des violences et des excès qui ont longtemps marqué ses films. Déjà l'an dernier, avec *A Dangerous Method*, il avait offert un grand film sur les rapports tumultueux entre Carl Gustav Jung et Sigmund Freud, mais on demeurait dans l'histoire. Ici on est pleinement dans l'actualité, abordée avec la simplicité à laquelle savent atteindre les plus grands. Il suffit à Cronenberg d'une seule personne, un milliardaire de 28 ans, Eric Packer, à qui tout a réussi jusque là, d'une seule journée dans sa vie, et d'une traversée de New-York dans une longue limousine blanche (déjà la vedette du film de Léos Carax présenté aussi à Cannes, coïncidence révélatrice).

Nanosecondes et capitalisme

Au long de cette journée, à travers les rencontres que vit Eric Packer dans ou hors de sa limousine, le cinéaste propose une description et une analyse d'une rare intelligence du monde dans lequel nous vivons : le règne absolu de l'argent, son déferlement sur l'ensemble du monde, le lien entre haute technicité, jusqu'aux nanosecondes, et capitalisme. Ce fonctionnement économique est en crise, en raison même de sa volatilité, de son degré d'abstraction : il suffira d'une spéculation hasardeuse sur le yuan, monnaie chinoise, pour que le milliardaire perde

**La crise est une
déshumanisation
généralisée.**

tout. Mais la crise dans laquelle nous vivons n'est pas seulement économique, et c'est le grand intérêt du film de le souligner : c'est une crise culturelle, où l'art n'est plus qu'un sous-produit de l'argent ; la galériste jouée par Juliette Binoche propose un tableau de Mark Rothko à notre milliardaire, lui-même envisage d'acheter une chapelle entière, avec tous ses tableaux, et de l'installer dans son appartement. Crise sociale aussi, par de sourdes révoltes qui viennent de partout et créent dans New-York une atmosphère de fin du monde, proche de l'apocalypse.

Check-up de la vanité

En réalité, la crise est bien plus profonde encore, elle a des racines morales, elle est une déshumanisation généralisée. Un pâtissier (Mathieu Amalric) jette une tarte à la crème au visage du jeune milliardaire, soulignant le ridicule, la vanité de cet accès à la puissance. « Un univers où argent, sexe et pouvoir sont rois », a-t-on écrit à propos du film coréen d'Im Sang-soo, *L'ivresse de l'argent* - la formule vaut évidemment aussi pour le film de Cronenberg. Le héros transforme en conquêtes toutes les femmes qu'il rencontre, mais il reste fragile et incertain de lui-même, puisqu'il éprouve le besoin de faire chaque jour un check-up avec un médecin dans sa limousine, et qu'il s'inquiète fort qu'on lui ait trouvé une prostate asymétrique. Et pourquoi donc tient-il tant à se rendre chez le coiffeur ? Sinon parce que celui-ci est un vieil ami de sa famille, qu'il va enfin vivre avec lui un bref moment d'humanité et de vérité.

« Vous êtes déjà mort »

Le final lugubre, entre Packer et celui qui voulait le tuer, tous deux armés de revolvers, dans une atmosphère sinistre qui évoque aussi la fin du monde, se transforme de manière étonnante en un long dialogue que Packer lui-même appelle 'philosophique'. C'est un concentré du film, un jugement sans appel sur notre société. « Vous êtes déjà mort ! », lui crie son adversaire, et de fait c'est l'impression qu'a donné ce film glacé : vivre ainsi, ce n'est plus une vie humaine. Mais l'adversaire, qui longtemps avait travaillé pour lui, ajoute : « Ce que je voulais, c'est que vous me sauviez ! » Au-delà de la destruction de toutes les valeurs humaines, réapparaît la question du salut. Et le film s'achève, sans conclusion, sur cette parole.

Jacques Lefur

Prêtre à Aix en Provence, théologien et cinéphile



Juliette Binoche dans *Cosmopolis* de David Cronenberg

... dans la ville

L'adaptation d'une œuvre littéraire au cinéma est toujours un défi et un piège, et le critère de réussite de l'entreprise ne saurait être à lui seul la fidélité au texte de cette œuvre. S'il avait dû en être ainsi, *Cosmopolis* serait un fleuron de plus à la couronne d'un réalisateur qui nous a donné un magnifique Prix spécial du jury à Cannes en 1996 avec *Crash*, et un film qui empoignait avec une rare efficacité le spectateur de la première à la dernière image avec *A History of Violence*, toujours à Cannes, en 2005. En effet, ébloui par le roman visionnaire mais mal reçu par le public de DeLillo, paru en 2003, Cronenberg adhère si complètement à sa critique du système politico-financier qui nous a plongés dans la crise actuelle qu'il le voit comme un avatar du capitalisme sauvage au XXI^{ème} siècle, et fait dire à son héros : « La continuité logique du business, c'est le meurtre ».

Futilité et indigence

Cette phrase emblématique aurait pu susciter, si de vrais moyens cinématographiques avaient été mis à son service, un film que le talent de Cronenberg aurait rendu inoubliable. Las ! Si c'est bien du texte que *Cosmopolis* est né, c'est la fidélité au texte qui le fait périr : le cinéaste se flatte de nous restituer mot pour mot des dialogues dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils sont trop souvent d'une platitude, d'une futilité et d'une indigence qui afflige, et dont l'unique justification serait d'illustrer la déliquescence dans laquelle risque de plonger la civilisation humaine toute entière.

Road movie pseudo-existential

Venons-en au scénario, que le cinéaste s'enorgueillit d'avoir écrit en 6 jours et que Robert Pattinson, vampire romantique de *Twilight* et idole de nos jeunes, avoue avoir lu sans y comprendre grand'chose : il est loisible de le considérer comme une allégorie complétant l'implacable *Social network* de David Fincher. Cependant, à l'exception de quelques scènes plutôt hilarantes - assaut des émeutiers urbains brandissant des rats morts ; Amalric en 'indigné' barbu ridiculisant le banquier en lui envoyant des tartes à la crème à la figure ; Binoche qui conjugue dans la bonne humeur acte sexuel et affirmations cyniques sur le marché de l'art - ce scénario brille par la vacuité du pesant road movie pseudo-existential qui se déploie complaisamment devant nous : l'action se déroule dans une stretch limousine blanche qui dérivera pendant la plus grande partie du film dans les rues de New-York, objet de luxe envié, exécré et dégradé par les néo-damnés urbains, et dans le huis clos de laquelle Eric Packer, trader de génie devenu un milliardaire autiste désabusé, aura, dans

« La continuité
logique du
business, c'est
le meurtre »

Robert Pattinson dans *Cosmopolis* de David Cronenberg

la plus parfaite indifférence, accueilli ses familiers - collaborateurs, épouse, maîtresse - avec pour seule obsession d'aller se faire couper les cheveux chez un artisanal coiffeur, qui est probablement son seul lien subsistant avec l'humanité.

Philosophie de comptoir

La mise en scène froidement théâtralisée de la trop longue déambulation de ce jeune carnassier de la finance à qui « le yuan a échappé » souligne la pulsion de mort qui habite Packer et culmine avec un interminable et laborieux échange entre celui-ci et un ancien subalterne adorateur du bath thaïlandais à l'amertume rageuse, l'acteur Paul Giamatti, dessinant dans son burnous la figure improbable d'un Arafat déboussolé : au cours de ce chef d'œuvre de la philosophie de comptoir, il est beaucoup question de l'asymétrie de leurs prostates respectives, et Packer en quête d'émotions se sera livré à une automutilation en se tirant une balle dans... la main. On l'aura compris, *Cosmopolis* n'est pas *Métropolis* et cet ennuyeux mélodrame théorique ne recèle aucune complexité ni aucun mystère.

Jean-Michel Zucker



Kirsten Dunst dans *Marie Antoinette* de Sofia Coppola, Couverture de la revue pédagogique 'Textes et documents pour la classe' N°932 15 mars 2007

Pour le meilleur et pour le pire, le mariage d'Histoire et Cinéma a suivi de peu la naissance de ce dernier, et semble indissoluble, car tous deux ont fondamentalement à faire avec le temps reconstruit. Un dossier sur ce thème dans une revue trimestrielle de 20 pages, quelle ambition déraisonnable ! Il y faudrait plusieurs encyclopédies... Aussi n'est-ce pas une 'somme' qui est proposée ici, mais plutôt une broderie sur ce sujet aussi passionnant qu'inépuisable. Seront évoqués les films en costumes et la nostalgie du passé, le western et sa modulation au fil de l'histoire vécue, la Grande Guerre et les enjeux de son rendu cinématographique, enfin l'apparition du film comme matériau d'histoire et plus seulement d'historien – ce qui nous conduit aux monuments mémoriels évoqués dans les Ecritures.

Défaire et refaire l'Histoire

Histoire et le Cinéma façonnent tous deux leur société en même temps qu'ils en témoignent.

Les rapports qu'ils entretiennent sont divers - L'exemple le Western, mythe fondateur de la société américaine, comme l'*Illiade* le fut pour les Grecs ou les Livres historiques pour le peuple hébreu. Cette diversité peut encore s'illustrer par l'expérience originale de Manoel de Oliveira et son film *Non ou la vaine gloire de commander* (1990, le centenaire n'avait alors que 82 ans et nous a donné une vingtaine de films depuis !).

Le film est dédié à ses petits-enfants, claire affirmation d'une volonté de 'faire histoire', et même, de la refaire à rebours du mythe nationaliste.

Défaites pédagogiques

Des soldats portugais, assis sur le plateau d'un camion parcourant une piste de la forêt angolaise, conversent pour passer le temps. Au débat instauré entre ces militaires sur ce qu'ils font là et pourquoi - 1974, bientôt la chute de Salazar mettra fin à la guerre coloniale - leur adjudant, ancien étudiant en Histoire, contribue en rappelant quatre moments célèbres du long passé du Portugal : autant de parenthèses mises à l'écran en images naïves où l'on reconnaît, déguisés pour d'autres temps, les hommes que brinqueballe le camion... Nous découvrons ainsi le Lusitanien Viriate résistant aux Romains, et refusant la sujétion en même temps que le progrès qu'apporte une civilisation plus puissante ; puis les rois de Portugal s'efforçant

en vain, erreurs des hommes ou volonté des dieux, de régner sur l'ensemble de la péninsule ibérique ; enfin la désastreuse bataille de Ksar-el-Kebir, en Afrique déjà, où moururent trois Rois parmi lesquels le disparu Sébastien I^{er}, présenté ici comme un crétin pathétique et obstiné, mais souverain - le 'Désiré' ou 'Roi caché' dont le Portugal rêva le retour pendant près d'un siècle... Entre ces 'défaites pédagogiques' Oliveira insère, épisode positif, le navigateur et découvreur Vasco de Gama, conquérant pacifique que récompensent les accueillantes Beautés de l'Île de l'Amour.

Le péché originel du pouvoir

C'est à la fin du film que se dévoile son titre énigmatique. Dans son agonie, l'adjudant-historien, mortellement blessé lors d'un accrochage avec les insurgés, a la vision du champ de bataille de Ksar-el-Kebir semé de blessés et mourants, où, le combat fini, les Maures secourent les Chrétiens ; décor dans lequel un chevalier portugais, avant de s'écrouler percé de sa propre épée, condamne d'une flamboyante tirade le mot NON - « terrible parole ! » et symbole du Pouvoir, car Oui vaut acquiescement au vouloir d'autrui.

Tragique réflexion sur l'Histoire qui fait du passé un outil du présent pour construire les identités collectives. Dès les premières images, un travelling spiral en contre-plongée vers le houppier d'un arbre géant, écrasant de sa stature la forêt alentour, a mis en scène l'obsession de dominer. C'est là le péché originel dénoncé par Oliveira, l'Histoire servant à justifier la suprématie d'un peuple sur un autre.

Jacques Vercueil

L'effet rétro

Quand le cinéma prend les habits du passé pour le faire revivre

Depuis que le cinéma existe, il a aimé les 'films en costumes' qui ouvrent au spectateur la porte des voyages en arrière dans le temps. Cela a commencé dès 1908, avec *L'assassinat du duc de Guise* (Calmettes et Le Bargy), mais les affaires sérieuses ont vraiment débuté en 1915 avec *Naissance d'une nation* de Griffith. Depuis, la liste des films se référant à ce genre est impressionnante. Je ne me risquerai pas dans l'évocation de ce territoire immense. Pas plus que je ne me lancerai sur le thème - si développé déjà, entre autre par Marc Ferro - du film en costumes agent ou contre-agent de l'histoire, porteur de message idéologique, véhicule d'une critique sociale, ou simplement créateur d'images visant à restituer une époque ou à donner un visage à un illustre personnage disparu. Je voudrais aborder ici ce genre avec une autre lorgnette qui cherche à viser le pourquoi de l'attrait ressenti pour de nombreux films classés sous son étiquette.

« C'est passé où ? »

Ma thèse va sans doute paraître osée, surtout si je la débute en justifiant cet intérêt pour les films en costumes comme étant une des manifestations du si fréquemment entendu « C'était mieux avant ! ». Réflexion de Café du commerce à l'évidence, mais qui s'appuie sur des sources autrement sérieuses que celles de la sagesse populaire. Car ce qui s'exprime ainsi, dans cette restitution toujours plus ou moins sacralisée du passé, n'est rien d'autre que la manifestation, propre à l'espèce humaine, du désir de régression, du retour vers le Jardin d'Eden, vers l'Âge d'or, et en dernier recours vers le ventre maternel, qu'ont analysée nombre de psychanalystes, entre autre Freud et Ferenczi, et à laquelle ils ont donné le nom de 'pulsion de mort'. Désir de régression qui apparaît de manière particulièrement démonstrative dans deux films récents, *L'Apollonide* (Bonello) et *Midnight in Paris* (W. Allen) : ils peuvent l'un et l'autre se résumer sous la constatation lapidaire : « C'était mieux avant ! ».

Pour expliquer la fascination de l'effet rétro, on peut aussi appeler à la rescousse Jankélévitch et son étude de la nostalgie¹. Cette nostalgie dont il dit que, si l'on est attiré par le passé, ce n'est pas parce qu'il était mieux que le présent, mais parce qu'il n'est plus. Comme dans tout bon spectacle de magie, le spectateur d'un film évoquant le passé se trouve face à un irrémédiable évanouissement qui le laisse bouche bée et le cœur serré : « Où c'est passé ? » Evanouissement qui, du coup, donne aux images de ces films le sentiment d'une beauté poignante parce que reléguée dans un ailleurs à la fois réel et inaccessible qui

fait partie d'« une Ville invisible située à l'infini ». Ah ! le visage de Simone Signoret vu à travers les vitres endeuillées de pluie d'une gargote dans *Casque d'or* (Becker), ou la silhouette impériale de Marlène Dietrich en uniforme blanc, escaladant à cheval les marches du Kremlin dans *L'Impératrice rouge* (Sternberg) ! Ah ! Claudia Cardinale dans le bal tourbillonnant du *Guépard* (Visconti), Vivian Leigh dans celui qui, déroulant ses fastes au cœur de la plantation des Douze chênes, précède le début de la guerre de Sécession dans *Autant en emporte le vent* (Fleming) ! Autant de mondes, si l'on y regarde bien, voués à la disparition, c'est-à-dire au « C'était mieux avant ! ».

Le temps retrouvé

De quoi s'agit-il en somme dans ces types de films ? D'établir un lien entre nous-mêmes et nos ancêtres inconnus dont nous ne savons rien que ce que la plume, le pinceau ou le burin en ont dit. De créer ainsi un mystérieux accord avec notre propre passé, une sorte de résonance entre lui et nous. L'analyse d'une telle démarche, personne sans doute ne l'a jamais poussée plus loin que Proust à travers les pages qu'il lui a consacrées dans *Le temps retrouvé*. Avec la conclusion que l'art est le seul moyen de parvenir à reconstruire ce passé disparu. Est-ce à l'aboutissement exemplaire d'une telle tentative que l'on doit cette fascination ressentie face à des films comme *Barry Lyndon* (Kubrick) ou comme *Mort à Venise* (Visconti), où se mêlent étrangement l'impression d'une proximité immédiate avec l'univers que l'écran nous ouvre, et le sentiment d'une distance irrémédiable avec le passé qu'il dévoile ?

Jean Lods

1/L'Irrémédiable et la nostalgie, V. Jankélévitch, Flammarion 1974.



L'Apollonide de Bertrand Bonello

Le Western, miroir de l'Histoire américaine

Dates-clés de la Conquête de l'Ouest :

1803 : Achat de la Louisiane à la France
1847 : Guerre avec le Mexique et annexion de la Californie
1849 : Ruée vers l'or en Californie
1861-1865 : Guerre de Sécession
1860 : Début des guerres indiennes
1861 : Télégraphe est-ouest
1869 : Première ligne de chemin de fer transcontinentale
1876 : Le chef indien Crazy Horse écrase le général Custer à la bataille de Little Big Horn
1890 : Massacre de Wounded Knee par le 7^{ème} de cavalerie. Des combats sporadiques se poursuivront jusqu'en 1918
1896 : Ruée vers l'or en Alaska

Le Western est un genre cinématographique unique, propre aux Etats-Unis. Il est né avec le cinéma et a su se régénérer au fil du temps jusqu'à nos jours. Il est intéressant de se demander d'où vient sa vitalité et sa popularité.

Au tout début du 20^{ème} siècle, l'unité de l'Amérique est encore loin d'être une réalité. Les minorités ethniques débarquent quotidiennement sur cette terre promise avec l'objectif de devenir des Américains à part entière, comme les premiers colons britanniques du Mayflower en 1620. L'histoire des Etats-Unis est brève mais riche en événements mal connus et le besoin se fait alors sentir de créer une mythologie, de débusquer des héros inconnus et de les mettre en vedette.

Dès le milieu du 19^{ème} siècle, les magazines populaires avaient compris la soif des Américains de se forger un passé et avaient déjà produit une littérature 'image d'Epinal', journaux, feuilletons, etc. Leur succès avait été foudroyant. Le cinéma naissant se sent encore plus apte à incarner l'envie profonde d'avoir une Histoire.

Le premier film identifié comme western est *L'attaque du Grand Rapide* de E. S. Porter, en 1903. En seulement 11 minutes on y voit déjà des bandits, un shérif et le train. Suivent alors d'autres 'histoires de l'Ouest' sur la ruée vers l'or, les querelles entre éleveurs et cultivateurs et surtout la guerre de Sécession, encore bien présente quarante ans après. Soucieux de privilégier l'unité de la nation, les réalisateurs campent des soldats du Sud sympathiques et, étrangement, souvent vainqueurs.

On a souvent remarqué à quel point le cow-boy ressemble au chevalier occidental du Moyen-âge. Héros au grand cœur, défenseur de la veuve et de l'orphelin, il cavale sur son beau cheval blanc, invulnérable aux balles. Que ce soit dans les plaines

du Texas ou à New-York, les jeunes spectateurs peuvent facilement s'identifier à l'homme exemplaire qu'ils voient sur l'écran, Tom Mix ou Buffalo Bill, et peut-être s'en imaginer les descendants. Désormais l'Amérique a donc aussi ses chevaliers qui ne doivent rien à l'Europe.

Baromètre de l'époque

Les années passent et le mythe persiste. C'est d'autant plus fort durant les périodes où l'Amérique doute d'elle-même. Ainsi, l'époque la plus faste du western est celle comprise entre la grande crise de 1929 et la fin de la Deuxième guerre mondiale. Actuellement, ce genre cinématographique a déjà plus d'un siècle d'existence et connaît même une remontée en puissance avec, par exemple, *Le secret de Brokeback Mountain* d'Ang Lee ou *True Grit* d'Ethan Coen. Leur succès serait-il la conséquence des crises actuelles ?

Comme tout film historique, le western n'est pas seulement le miroir de l'époque qu'il évoque mais il est aussi ancré dans l'actualité de sa réalisation.

De très nombreux westerns ont été influencés par l'atmosphère sociale et politique dans laquelle ils ont été conçus, devenant à ce titre de véritables baromètres de la société américaine du moment. Ainsi, dans *Le train sifflera trois fois*, tourné en 1952 en plein maccarthysme, Fred Zinneman a réalisé une tragédie dont le sujet est la peur et la lâcheté qui régnaient alors aux Etats-Unis et notamment à Hollywood. Dans le film, le shérif attend l'arrivée par le train de midi du bandit et de ses complices qui veulent le tuer. Par couardise, la population refuse de lui prêter main forte... Au même moment un grand journal américain publiait une caricature du sénateur McCarthy descendant du train de midi pour prendre le Capitole ! Pour les lecteurs de l'époque, l'allusion était évidente ! D'autant que le scénariste, Carl Foreman, comparaissait devant la Commission des activités anti-américaines et dut s'exiler.

Plus près de nous, la guerre du Vietnam a inspiré Ralph Nelson, réalisateur du *Soldat bleu* en 1970. Il retrace la tuerie de Sand Creek en 1864 où plus de 200 Cheyennes et Arapahos sans défense furent exterminés par les hommes du 3^{ème} régiment du Colorado. Le parallèle avec le massacre des habitants du village de My Lai en 1968 s'inscrivait dans une série de manifestations d'opposition à ce conflit désastreux.

Jean Wilkowski

Fort Apache de John Ford



La Grande Guerre : poids de l'objectif

Points de vue et intentions transforment la représentation d'une même Histoire

Entre 1914 et le début des années 30, les images de la Grande Guerre présentées aux spectateurs ont fait l'objet de censures, de rancœurs, de falsifications, mais aussi ont reflété l'espoir dans la paix retrouvée à travers quelques chefs-d'œuvre.

Le théâtre des opérations

Pendant la période des hostilités, la censure française s'est exercée essentiellement sur les actualités et les documentaires en supprimant les scènes pénibles susceptibles de démoraliser les familles. La fiction restait en principe plus libre. Cependant le film *Pendant la bataille* de Henry Krauss (France, 1916) a été retiré de l'écran à sa première projection : il montrait un jeune soldat quittant le front pour retrouver sa mère. Le réalisateur de Gaumont, Léonce Perret, a exalté les héros mythiques et le nationalisme (comme dans *Les poilus de la revanche*, 1916) jusqu'à son départ pour les Etats-Unis en 1918.

Aux Etats-Unis, sort *Charlot soldat* (Charles Chaplin, 1918), un film émouvant sur les conditions dans les tranchées.

En Allemagne, des caméras sont installées dans les tranchées pour filmer la guerre en direct.

Après l'armistice

Alors que le mot d'ordre général en France était de maintenir la haine de l'Allemand - *N'oublions jamais !* film de Léonce Perret (1918) était aussi le titre utilisé par la Cinématographie française pour proposer une orientation aux futurs tournages - *J'accuse* (Abel Gance, 1919) est le premier film à dénoncer la guerre et ses horreurs.

Mais le cinéma américain, en plein essor, envahit les écrans français et deux d'entre ses films provoquent l'indignation des spectateurs : *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* (Rex Ingram, 1922) et *La grande parade* (King Vidor, 1925). Ils trouvent que la France y est considérée comme vaincue et les femmes françaises caricaturées. Les anciens combattants parlent de falsification de l'histoire. Le contexte de la dette de guerre exigée par les USA se trouve en filigrane dans ces réactions. Sortent alors en France des fictions, reconstitutions historiques souvent en plusieurs épisodes, pour recentrer l'intérêt du public sur une époque de grandeur française : *Les trois mousquetaires* et *Vingt ans après* (Henri Diamant-Berger, 1922), *Mon oncle Benjamin*, *Le Vert Galant*, *Fanfan la Tulipe* (René Leprince, 1925), etc. *La du Barry* de Lubitsch (1922) est interdit en France, le film ayant été jugé trop partisan.

Verdun, visions d'Histoire (Léon Poirier, 1928), par le jeu sobre de ses acteurs (des anciens combattants), a une sincérité qui suggère un respect historique. L'ennemi devient un adversaire



A l'Ouest, rien de nouveau de Lewis Milestone

souffrant les mêmes peines dans les tranchées. Mais le film est ambigu dans sa forme puisque le montage ne permet pas de dissocier les images d'archives de celles tournées en studio, ni même les personnages réels des personnages joués par des acteurs, si bien que certains extraits ont pu être considérés à tort, jusqu'à nos jours comme des images documentaires. Ce film, une fois coupé par la censure d'outre-Rhin, sera représenté aussi en Allemagne.

Un souci de paix

Plaidoyer pour la paix, *A l'Ouest, rien de nouveau* de Lewis Milestone (USA, 1931) est tiré d'un roman de Erich Maria Remarque¹ qui décrit le désespoir d'un jeune lycéen allemand engagé volontaire sur le front de l'ouest.

Mais, plus nouveau, un distinguo semble s'établir, au début des années trente, entre les peuples et leurs dirigeants. En 1930 sort, en Allemagne, *Quatre de l'infanterie*, un film de Georg Wilhelm Pabst, où l'un des protagonistes meurt à côté d'un soldat français agonisant qui lui tient fraternellement la main. Et Pabst encore, avec *La tragédie de la mine* (1931), sujet tiré d'un fait réel, souligne la solidarité franco-allemande dans le malheur en décrivant le sauvetage de mineurs français par leurs homologues allemands qui franchissent la frontière au mépris de toutes les règles.

Les croix de bois (Raymond Bernard, 1931)² dont les acteurs et figurants sont des anciens combattants, présente une certaine communion entre le héros et l'adversaire devenu humain, dans l'écoute d'un Lied de Schumann.

La représentation de l'Autre se modifie, il est possible de vivre à nouveau ensemble. Pour combien de temps ?

Nicole Vercueil

1/ Erich-Maria Remarque, *Im Westen nichts Neues*, Ullstein 1928; *A l'Ouest rien de nouveau*, Livre de poche 1973.

2/ D'après Roland Dorgelès, *Les Croix de bois*, Albin Michel, 1919.

Le cinéma au service de la mémoire

L'Histoire, en tant que science humaine, est née au XIX^{ème}. Le cinéma, à la fin de ce même siècle. Des affinités sélectives¹...

L'historien travaille à partir de documents et d'objets pour reconstruire le passé. Mais pour qu'un objet 'parle', il faut qu'il le 'mette en scène' pour raconter une histoire. Ce faisant, il dégage un sens, toujours subjectif, toujours marqué par une problématique du moment, et qui interagit avec la vision du monde de ses destinataires. De même, le réalisateur 'met en scène' et construit une histoire, avec un sens subjectif, interagissant avec l'imaginaire des spectateurs.

Entre vérité et affect

Leur travail est donc assez similaire. Deux différences fondamentales pourtant. Premièrement, leur statut par rapport à la vérité est différent. Même si une objectivité absolue est impossible - nous avons vu que le sens dégagé est toujours subjectif - l'historien est tenu de rester aussi objectif que possible, alors que le cinéaste peut se permettre, comme l'écrivain, de faire vivre ses personnages, de leur prêter des sentiments, des paroles qu'ils n'ont sans doute jamais prononcées, mais qui sont cohérents par rapport au sens qu'il veut dégager de l'histoire.

Deuxièmement, l'impact de l'image en mouvement, surtout sur l'affectif, est plus grand dans le cas d'un film que dans le cas d'une exposition ou d'un exposé historique qui nécessite un

plus grand effort intellectuel. L'historien cherche à développer la compréhension et la réflexion, le réalisateur vise l'empathie, l'identification du spectateur avec les personnages du film.

Le présent du passé

- **Documentaire**, le cinéma l'est dès ses débuts (*L'arrivée du train en gare de la Ciotat* des frères Lumière, 1895).

- **Identitaire**, il se saisit des grands personnages de l'Histoire (*Napoléon* d'Abel Gance, 1927), de ses héros mythiques (péplums des années 1950) ou de l'histoire récente (westerns dès les débuts du cinéma) pour souder une conscience nationale.

- **Idéologique**, il est utilisé par le pouvoir pour diffuser ses idées.

- **Et mémoriel ?** Le besoin de 'faire mémoire' est surtout apparu depuis la 2^{ème} guerre mondiale qui a provoqué une coupure dans notre appréhension du monde. La vision des images filmées à la libération des camps de concentration produit un choc.

« Le cinéma a dû changer parce que plus personne n'était innocent après ces images »².

Des monuments aux morts 'commémorent' nos guerres, souvent en représentant des femmes en deuil ou des héros au combat selon qu'on met l'accent sur le 'plus jamais ça' ou qu'on cherche à donner sens à ces morts : 'pour la patrie'. Mais comment donner sens à l'horreur des camps ? Au risque de sidération s'oppose la nécessité de 'faire mémoire', contre l'oubli, mais aussi pour faire le deuil du passé. Alain Resnais, dans *Nuit et brouillard* (1955), fait ce travail, entre documentation et réflexion.

Le cinéma met en intrigue l'Histoire, faisant mémoire d'une nouvelle identité mondiale.

La deuxième conscience mondiale

L'innocence perdue, le rapport entre Cinéma et Histoire a changé. Depuis *Le Dictateur* de Chaplin (1940) le rapport au présent se fait plus critique. Le cinéma-vérité d'André Malraux ou le néoréalisme italien, filmant au plus près des gens, changent notre mode d'appréhension de l'Histoire. Les westerns des années 1960 mettent en question les valeurs traditionnelles d'une Amérique secouée par la guerre du Vietnam.

Enregistrer, rappeler, témoigner, dénoncer et bien plus encore : les films accompagnent notre Histoire, plus : ils font désormais partie de l'Histoire, s'inscrivant dans la mémoire collective de façon autrement plus puissante que d'autres arts ou enseignements, et surtout de façon transnationale. En racontant mille et une histoires singulières, le cinéma met en intrigue l'Histoire, faisant mémoire d'une nouvelle identité mondiale.

André et Waltraud Verlaquet

1/ Voir aussi le Théma sur la mémoire (*La Lettre de Pro-Fil* n° 38, et sa mise à jour dans *Cinéma et théologie*, p. 157s). Jean Lods commençait ainsi sa contribution :

« Par essence même, le cinéma est mémoire ».

2/ Antoine de Baecque, *Histoire et Cinéma*, Cahiers du Cinéma 2008, p. 31.

Charles Chaplin dans son film *Le Dictateur*



Cartographie de la mémoire

La mémoire est fluide, en interaction continue entre fixation d'un souvenir et sa transformation en fonction de nouveaux contextes.

Un fait précis n'est pas remémoré de la même façon à différents moments de la vie d'un même individu. Il peut prendre des colorations affectives différentes selon les événements intervenus depuis. 'Faire mémoire' est alors une invitation à la fois à reprendre ce travail de réélaboration et à l'ancrer dans un souvenir précis.

Pierres dressées

Jacob, à l'endroit même où il vit en songe les ciels ouverts, érige une stèle. Elle lui servira de mémorial de son alliance avec Dieu. Dieu lui a promis de ne pas l'abandonner et en réponse Jacob dit :

« Si Dieu est avec moi et me garde pendant ce voyage que je fais, s'il me donne du pain à manger et des habits pour me vêtir, et si je retourne en paix à la maison de mon père, alors l'Eternel sera mon Dieu ; cette pierre, que j'ai dressée pour monument, sera la maison de Dieu... »¹.

De même, quand l'arche traverse le Jourdain, Josué érige des pierres :

« Lorsque vos enfants demanderont un jour : Que signifient pour vous ces pierres ? vous leur direz : Les eaux du Jourdain ont été coupées devant l'arche de l'alliance de l'Eternel ; ... et ces pierres seront à jamais un souvenir pour les enfants d'Israël »².

Des pierres érigées ainsi jalonnent le pays et inscrivent l'alliance avec Dieu dans le paysage.

Paroles adressées

Elqana a deux femmes, Anne, stérile, et Pennina qui a des enfants. Pennina se moque d'Anne. Celle-ci s'adresse à l'Eternel : s'il lui donne un enfant, elle le consacrerait à son service. Elle a un fils qu'elle nomme Samuel, et ce sera un grand prophète. Pour remercier Dieu, Anne chante. Dans son cantique, pas grand chose concernant son histoire personnelle. C'est plutôt un psaume, louant la grandeur de Dieu. Marie et bien d'autres personnages bibliques feront de même. L'histoire individuelle cède la place à une histoire plus grande, celle qui se joue entre le peuple et son Dieu. Les confessions de foi successives, reconnaissant la main de Dieu

dans l'Histoire, jalonnent ainsi le paysage intérieur des croyants, structurant l'identité à la fois du peuple et de l'individu.

La table dressée

Jésus, au moment de l'institution de la Cène, dit :

« ... faites ceci en mémoire de moi. »³

Le geste se joint à la parole pour ancrer le présent du disciple dans le passé fondateur. Au-delà des seuls sacrements, c'est la vie entière du croyant qui est appelée à se conformer à celle du Christ. La méditation de la croix, exercice spirituel par excellence, fonde ce que le

Moyen Age répand comme 'imitatio Christi'. La croix, mémorial symbolique, structure ainsi la vie concrète du chrétien.

Dresser les yeux

On pourrait alors parler d'une structuration identitaire par le recours aux configurations narratives fondatrices des Ecritures. Le rôle du cinéma, pour la fondation d'une conscience européenne, auquel fait référence Umberto Eco⁴, n'en est-il pas la version sécularisée ? Le cinéma prendrait alors la place des Ecritures dans la constitution de l'identité à la fois collective et individuelle d'une civilisation mondialisée - c'est dire l'importance de notre interrogation croisée, à la fois du cinéma et de notre foi.

Waltraud Verlaquet

L'histoire individuelle cède la place à une histoire plus grande.

Le cantique d'Anne :

« Mon cœur se réjouit en l'Eternel, ma force a été relevée par l'Eternel ; ma bouche s'est ouverte contre mes ennemis, car je me réjouis de ton secours. Nul n'est saint comme l'Eternel ; il n'y a point d'autre Dieu que toi ; il n'y a point de rocher comme notre Dieu. Ne parlez plus avec tant de hauteur ; que l'arrogance ne sorte plus de votre bouche ; car l'Eternel est un Dieu qui sait tout, et par lui sont pesées toutes les actions.

L'arc des puissants est brisé, et les faibles ont la force pour ceinture. Ceux qui étaient rassasiés se louent pour du pain, et ceux qui étaient affamés se reposent ; même la stérile enfante sept fois, et celle qui avait beaucoup d'enfants est flétrie.

L'Eternel fait mourir et il fait vivre. Il fait descendre au séjour des morts et il en fait remonter. L'Eternel appauvrit et il enrichit, il abaisse et il élève. De la poussière il retire le pauvre, du fumier il relève l'indigent, pour les faire asseoir avec les grands. Et il leur donne en partage un trône de gloire ; car à l'Eternel sont les colonnes de la terre, et c'est sur elles qu'il a posé le monde.

Il gardera les pas de ses bien-aimés. Mais les méchants seront anéantis dans les ténèbres ; car l'homme ne triomphera point par la force. Les ennemis de l'Eternel trembleront ; du haut des ciels il lancera sur eux son tonnerre ; l'Eternel jugera les extrémités de la terre. Il donnera la puissance à son roi, et il relèvera la force de son oint. »⁵

1/ Gn. 28, 28-30.
2/ Jos. 4, 6-7

3/ 1 Cor. 11, 24 ; Luc 22, 19.

4/ Cf. le discours de P.Bahr à l'occasion de la Berlinale 2011, sur notre site.

5/ 1 Sam. 2, 1-10.

Le cinéma de Nanni Moretti

D'après une conférence tenue par Enrico Olivero et Francesco Varano dans le cadre du Ciné-Festival en Pays de Fayence 2011.

 Voir la version longue sur le site

Le cinéma de Moretti se situe au croisement des traditions du néo-réalisme et de la comédie à l'italienne.

La comédie à l'italienne

Il s'agit d'une forme de satire à la fois des mœurs et de la politique. Du néo-réalisme elle a hérité l'attention au réel et l'intérêt pour les faits divers. Au cœur du boom économique (environ 1958-1964) elle met en scène une Italie confrontée à une modernité marquée par la démocratie - et la consommation. Ses personnages sont des perdants, des figures marginales de la société, à l'identité problématique. Certes, la petite bourgeoisie européenne dans son ensemble est mal à l'aise dans les nouveaux cadres sociaux et productifs de l'après-guerre, mais c'est seulement dans la comédie à l'italienne que le malaise identitaire devient un trait distinctif du caractère national. Dans tous les cas, le film se conclut sans *happy end*, souvent caricaturé par la juxtaposition comique de deux scènes opposées dont la seconde contredit la première, renversant le triomphe en chute.

Les années 1970

Face à la nouvelle donne des années 70, avec la refonte des modèles du développement économique mondial et la crise politique et sociale, Nanni Moretti emprunte au néo-réalisme le regard éthique qu'il porte sur le cinéma, dans ce protagoniste qui pérégrine à travers la cité jusqu'à se perdre dans la fragmentation du monde, dans la succes-

sion d'épisodes se développant sans structurer la narration par un crescendo : ce sont là des éléments communs au *Voleur de bicyclette* de Vittorio de Sica (1948) et au *Journal intime* de Moretti (1994). Mais ce qui distingue Moretti du néo-réalisme, c'est l'absence de l'élément pathétique.

Quant aux caractéristiques de la comédie à l'italienne, nous les retrouvons dans

le recours au grotesque, dans l'absence de *happy end* avec des protagonistes qui ratent leurs objectifs, dans leur rapport difficile avec la société, les règles, les institutions.

Dans les films de Moretti, le possible et le réel sont entrecoupés de rêves, de souvenirs, de parenthèses musicales ; mais ils sont en même temps une réflexion sur le rapport entre auteur et cinéma, ils exposent la difficulté d'adaptation d'un personnage à la société dans laquelle il évolue.

Les années 1980

Avec l'amélioration du bien-être économique des années 80, la position de Moretti devient tendue et fragmentée comme la structure de ses œuvres (*Ecce Bombo*, 1978, et surtout *Sogni d'oro*, 1981) : on rit toujours, mais l'élément névrotique, l'impuissance essentielle face à soi-même et à la société, tourne au dramatique.

Après 1990

La réflexion devient simultanément politique et personnelle dans des films comme *Palombella rossa* (1989) et *Journal intime* (1994), et c'est seulement dans *La chambre du fils* (2001) que Moretti semble se diriger vers la construction de l'hypothétique héros bourgeois d'une famille 'utopique' où cependant surgit la tragédie, déclenchant une douleur sans médiation. Le final semble indiquer la possibilité, certes fluctuante, de reconstruire à la fois les individus et la famille.

A cette œuvre fait suite la désillusion : ce nouveau bourgeois, enfin adulte et mûri par l'expérience de la souffrance, n'existe pas... tous veulent être *Le Caïman* (2006). A l'instar de la comédie à l'italienne, Moretti nous conduit à désarmer toute défense morale et, ce faisant, à révéler le Caïman qu'il y a en nous.

Avec *Habemus Papam* (2011), une nouvelle sérénité semble être atteinte : 'Tout change', chante-t-on dans le film, un constat serein et non plus désolé : nous ne savons rien, et rien ne colle à des catégories pré-établies.

« De l'école au parti ou à l'église, de la psychanalyse à la religion, il semble que n'émerge plus aucune orientation possible de la compréhension du monde qui permettrait à l'individu, dans sa fragile autonomie, de faire plus que se défendre (en agressant) et s'égarer (sans espoir de se retrouver). Ne lui reste alors qu'à jouir, avec voracité et sans pudeur, d'un présent dissolu »¹.

Résumé par Waltraud Verlaquet,
d'après le texte de la conférence traduit de
l'italien par Jacques Vercueil.



Nanni Moretti a présidé cette année le grand jury du festival de Cannes

Un jury Pro-Fil

au Ciné-Festival en Pays de Fayence

Du 6 au 11 Novembre 2012, Pro-Fil devient partenaire du Ciné-Festival en Pays de Fayence en y organisant un jury, destiné tout particulièrement à former au travail de juré. Le jury Pro-Fil sera composé d'au moins un profilien ayant déjà participé à un jury œcuménique, et d'autres qui souhaitent se former (cette formation ne crée toutefois pas un 'droit' à participer ultérieurement à un jury œcuménique international, nommé, rappelons-le, par INTERFILM).

Le Ciné-Festival en Pays de Fayence offre aux membres du jury Pro-Fil la gratuité pour toutes les séances. Restent à leur charge les frais de voyage et de séjour. Le jour de l'ouverture du festival sera en outre organisé une journée de formation au cinéma de Montauroux. Pour vous inscrire et connaître les arrangements pratiques prévus par le festival (séjour, repas...) rendez-vous prochainement sur le site www.cine-festival.org.

Waltraud Verlaquet



Le film noir américain

Week-end du groupe Marseille les 16 et 17 juin

La Baume-les-Aix - 1770 Chemin de la Blaque
13090 Aix-en-Provence

Samedi 16 juin à 9h30

Assurance sur la mort de Billy Wilder, U.S.A., 1944 (1h47)
suivi d'un débat.
et *Quand la ville dort* de John Huston, U.S.A., 1950
(1h52) suivi d'une analyse illustrée avec débat.

Dimanche 17 juin à 9h30

Règlement de comptes de Fritz Lang, U.S.A., 1953 (1h30)
suivi d'un débat.
«Les héritiers du film noir». Présentation d'extraits, suivie
de débat

Les Profilien appartenant à tous les autres groupes sont les
bienvenus.

Mission et Cinéma

Films missionnaires et missionnaires dans le Cinéma

33^e colloque du CREDIC* en partenariat avec (entre autres)
Pro-Fil. Sous la direction d'Emilie Gagnant, Annie Lenoble-
Bart et Jean-Françoise Zorn.

28 août - 1er septembre 2012 à Montpellier

- Le film au service de l'évangélisation
- Représentations missionnaires dans le cinéma laïc
- usage multiple du film: objet missionnaire, objet
anthropologique et/ou objet historique ?
- Films missionnaires à destination d'un public occidental
- Portraits cinématographiques de missionnaires

Plus de renseignements sur
<http://sites.google.com/site/credicmonde>

* Centre de recherches et d'échanges sur la diffusion et l'inculturation du
christianisme

Pro-Fil : adhésion

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents

Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

Téléphone

Courriel

Tarifs :

☐
☐
☐
☐
☐

Individuel : 30 €
Couple : 40 €
Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
Autre : nous consulter
Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES



Le tout jeune groupe de Toulouse

Le groupe de Toulouse a tenu sa première réunion en mars 2010, guidé par Arlette et Jean



Le groupe de Toulouse fête le réveillon du 31/12/2011

Domon. Nous nous retrouvons, 15 à 20 personnes, une fois par mois, le vendredi à 18h30. Un apéritif permet aux présents d'entretenir l'amitié... et aux retardataires de ne pas manquer le début.

Puis présentation du film et échanges de vues où nous nous efforçons d'équilibrer les temps d'intervention ! Enfin repas, constitué des apports de chacun sur propositions de ma part : les discussions se croisent, les convictions s'expriment, les souvenirs affluent... C'est tout sauf du temps mort. Nous y procédons démocratiquement au choix du prochain film et du binôme des présentateurs.

Des moments particuliers sur nos deux ans d'existence : un week-end en Pyrénées (3 films), une 'Nuit de la Crise (de rire)' (3 films), un réveillon (thème : titres de films), vidéoprojection de *Au grand balcon* (Henri Decoin 1949), présenté par un passionné de l'épopée Aéropostale. Un projet pour juin : 'La nuit du remake' (3 films).

Monique Laville

... Et le 'bébé' de Mulhouse

Le groupe de Mulhouse



Le jeune groupe Pro-Fil de Mulhouse, le dernier né du réseau français, est constitué d'une quinzaine de membres. Il se réunit régulièrement depuis l'automne 2010 et se forge peu à peu une identité dans la mesure où chacun de ses membres prend la mesure de sa propre capacité à présenter un film. L'apprentissage de la confiance en soi est facilité par l'ambiance très conviviale qui anime le groupe. Petit à petit, les discussions gagnent en technicité cinématographique mais également en pertinence de réflexion éthique, théologique ou sociale. Si les

membres sont pour la plupart issus des paroisses réformées, le groupe accueille également des personnes n'ayant aucune attache confessionnelle. Parmi les centres d'intérêts, bien sûr, les films où la recherche d'une certaine forme de rédemption est à l'œuvre sont privilégiés, mais le groupe n'hésite pas à aborder des films plus sombres. *Beautiful* de Alejandro Iñárritu est ainsi un exemple de film qui aura marqué fortement le groupe mulhousien, mais aussi *This must be the place* de Sorrentino.

Roland Kauffmann

Abonnement seul

Vu de Pro-Fil : 1 an = 4 numéros
(pour les adhésions voir page 17)

Nom et Prénom

Adresse

Code Postal

Téléphone

Ville

Courriel

Pour m'abonner à *Vu de Pro-Fil*, je joins un chèque de 15 € (18 € pour l'étranger) et je l'envoie avec ce bulletin à :
Pro-Fil
7 l'Aire du Toit
13127 VITROLLES



Date :

Signature :

France Protestante : dimanches 22 et 29 juillet de 10 à 10h30

La Mission en retour - quand les évangélistes africains rechristianisent l'Europe

Documentaire de Marjolaine Dorne et Alexis Orand en 2 parties.

Un grand nombre de pays d'Afrique, d'Asie ou d'Océanie autrefois colonisés étaient aussi des 'pays de mission' pour les chrétiens d'Occident. Depuis une vingtaine d'années, on assiste à un mouvement inverse.

La première partie de ce documentaire retrace l'histoire de ces nouvelles Églises et rappelle le contexte dans lequel cette 'évangélisation à l'envers' a pris forme. Dans la seconde partie, on part à la découverte de deux 'megachurches'. L'une en région parisienne où le phénomène de la mission inversée est en cours d'accomplissement. L'autre à Kiev, une des plus grandes assemblées évangéliques européennes, qui compte 20 000 fidèles.



Parmi les sorties DVD

Parmi le sorties DVD d'avril-mai

- *Take Shelter* de Jeff Nichols
- *Parlez-moi de vous* de Pierre Pinaud
- *American Beauty* de Sam Mendes
- *Le miroir* de Jafar Panahi
- *A dangerous method* de David Cronenberg
- *La vie est belle* de Roberto Benigni
- *17 filles* de Muriel et Delphine Coulin
- *Shame* de Steve MacQueen
- *The Lady* de Luc Besson

Sorties DVD attendues pour cet été :

- *Albert Nobbs* de Rodrigo Garcai
- *My Week with Marilyn* de Simon Curtis
- *Oslo, 31 août* de Joachim Trier
- *Hasta la vista* de Geoffrey Enthoven
- *Hunger Games* de Gary Ross

Séminaire et Assemblée générale 2012

Le séminaire annuel de Pro-Fil sera en 2012 consacré à Jorge Semprun, scénariste engagé. Il se tiendra les samedi 29 et dimanche 30 septembre 2012 à Paris 4 rue Titon 75011 au Foyer des étudiants protestants de Paris/ AEPP (M° Faidherbe Chaligny).

Le programme des 2 journées comportera les étapes suivantes :

- Samedi matin : Généralités sur l'œuvre de Semprun. L'autobiographie et ses thématiques. La fonction du cinéma dans la vie de Georges Semprun, avec des extraits des films *Ah, c'était ça la vie* ; *Une femme à sa fenêtre* ; *L'aveu*, *Le grand voyage*.
- Samedi après-midi : Projection intégrale du film *La guerre est finie* suivie d'un débat.
- AG suivie d'un cocktail pour fêter les 20 ans de Pro-Fil.
- Dimanche matin : Projection intégrale du film *Z* suivie d'un débat.
- Dimanche après-midi : Critique des dérives du pouvoir et valeur de l'engagement chez Jorge Semprun à travers *Les deux mémoires*, *L'attentat*, *Los desatres de la guerra*, suivis d'un débat profilien et d'une synthèse de ces 2 journées.

Les + sur le site :

Tout d'abord, n'hésitez pas à visiter le site du jury œcuménique de Cannes. Il suffit de suivre le lien indiqué sur la page de Cannes de notre site (onglet 'Jurys œcuméniques'). Vous y trouverez tous les coups de cœur des différents rédacteurs qui travaillent d'arrache-pied sous la houlette de Jean-Michel Zucker pour vous informer à chaud. Vous pouvez également accéder à l'ensemble des critiques en tapant 'Cannes' et '2012' dans les mots-clés du formulaire de recherche, ou encore chercher par titre de film.

- La vidéo de l'entretien avec Jean-Jacques Bernard.
- La vidéo de la récitation du poème « Le mot et la chose » par notre hôte cannois, moment fort de la soirée d'amitié qui clôture traditionnellement le festival de Cannes pour nos accrédités - à leur plus grand bonheur.
- « Le fils de l'autre » de Jacques Agulhon.
- La version longue de l'article de Jacques Champeaux sur le festival de Fribourg (dans le formulaire de recherche, mettez 'Fribourg' dans les mots-clés et '2012' comme année - ou mettez 'Champeaux' dans la ligne 'auteur').
- « Comédie à l'italienne : à la recherche d'une identité », version longue de la conférence d'Enrico Olivero et Francesco Varano sur le cinéma de Nanni Moretti (dans le formulaire de recherche, mettez 'Moretti' dans les mots-clés ou un des auteurs dans la ligne 'auteur').

En salle cet été

- *Journal de France* de Claudine Nougaret et Raymond Depardon (France, 1h40)
- *La part des anges* de Ken Loach (GB/France, 1h41) prix du Jury à Cannes
- *Holy motors* de Léos Carax (France, 1h55)
- *La nuit d'en face* de Raoul Ruiz (Chili, 1h47)
- *Reality* de Matteo Garrone (Italie, 1h55) Grand prix du Jury à Cannes
- *Augustine* d'Alice Winocour (France, 1h42)
- *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau (Canada, 1h34)
- *A perdre la raison* de Joachim Lafosse (Belgique/France, 1h54)
- *Confession d'un enfant du siècle* de Sylvie Verheyde (France, 2h05)

Crédits Photos

Titre © Ad Vitam Distribution
 page 3 Odete : DR , 900 jours : DR
 page 4 Jagten : Prettypictures DR, Beasts of the southern wild © ARP selection
 page 5 Chevaux de Dieu © Didier Baverel, God's neighbors © Bizibi.
 Au-delà des collines : DR Le Pacte

page 6 © Taiga films
 page 7 © Diaphana Distribution - Kris Dewitte
 page 8 et 9 DR Stone Angels
 page 10 © Christophel
 page 11 DR Haut et Court
 page 12 DP
 page 13 DP

page 14 DP
 page 15 © www.e-codices.unifr.ch
 page 16 © Daniel Béguin
 page 18 © Monique Laville, © Roland Kauffmann
 page 20 © Ad vitam Distribution - Carole Bethuel



A la fiche

Cette rubrique ne présente pas toujours un film actuellement 'à l'affiche', mais une œuvre analysée dans une de nos 'fiches de Pro-Fil', récente ou plus ancienne, en rapport avec le thème du dossier.

LES ADIEUX À LA REINE

(France /Espagne - 2012 - 1h40)

Réalisation : Benoit Jacquot

Scénario : Gilles Tourand, Benoit Jacquot

Interprétation : Léa Seydoux (Sidonie Laborde), Diane Kruger (Marie-Antoinette), Virginie Ledoyen (Gabrielle de Polignac) Xavier Beauvois (Louis XVI), Noémie Lvovsky (Mme Campan)

AUTEUR

Né en 1947, ses premiers films : *Les enfants du placard* (1977), *Les ailes de la colombe* (1981) révèlent un créateur exigeant qui rompt avec l'esthétique de la Nouvelle vague. Films majeurs : *La désenchantée* (1990), *Le septième ciel* (1997), *La fausse suivante* et *Sade* en 2000. Deux films sont des adaptations fidèles des œuvres originelles : *Tosca* (2001), *Adolphe* (2002). Films récents : *Villa Amalia* (2009), *Au fond des bois* (2010). Un styliste.

RÉSUMÉ

C'est un roman de Chantal Thomas qui a inspiré le film, mais les scénaristes ont concentré l'action sur trois nuits et quatre jours fatidiques : 14, 15, 16 et 17 juillet 1789. L'Histoire est racontée ou plutôt évoquée par une domestique, en fait lectrice de Marie-Antoinette, Sidonie Laborde. On pourrait dire que le film veut raconter le début de la Révolution par un côté particulier, un point de vue intime sur la Cour et la famille royale, qui est désinvolte mais de plus en plus soucieuse, pressentant un destin tragique.

ANALYSE

Marie-Antoinette suscite toujours l'engouement des Français, peut-être même de la compassion. Et le cinéma se devait de relayer cet intérêt, car à sa manière, elle fut une star de son époque, suscitant convoitise, admiration et rejet. Surtout, les révolutionnaires ne l'ont pas épargnée, il fallait donc qu'elle ait suscité tant de haine et de passion ! Avant les réalisations de Sofia Coppola, en 2006, et de Jacquot, il y a eu deux films importants : celui de W.S. Van Dyke en 1938, le romanesque hollywoodien et une star oubliée, Norma Shearer- et celui de Jean Delannoy, en 1956, l'académisme distingué où flamboie la plus belle femme du moment, Michèle Morgan. Par-delà l'image d'Epinal, les deux films récents ont apporté une bouffée de renouveau dans l'approche de l'immigrée autrichienne : le film de Sofia Coppola, avec la diaphane et 'punk' Kirsten Dunst dans le rôle- et le présent film de Benoit Jacquot où le personnage principal n'est pas Marie-Antoinette ! (Mais c'est un canon de beauté qui incarne la Reine, Diane Kruger). Ce qui rend le film si original, c'est d'une part l'invention d'un personnage qui de spectatrice devient le témoin unique d'une femme, qui progressivement va prendre conscience du danger et de sa fragilité. Il suffit d'observer le regard de Diane Kruger d'une beauté bouleversante. Sidonie / Léa Seydoux pose son regard étonné mais empathique sur la Reine, à peine

accompagnée d'un Roi, réaliste mais peu combatif, et d'une cour qui sent la fin prochaine. D'autre part, autre originalité, le réalisateur met en scène deux autres femmes : Madame de Polignac et Madame Campan, qui participent aux troubles de Marie-Antoinette. Sensualité féminine, dont les hommes sont absents. Une séquence extraordinaire, qui se répète plusieurs fois, est celle où l'on voit les nobles errer la nuit dans les couloirs de Versailles, en quête d'informations et de paroles rassurantes. Sidonie est filmée de dos dans sa traversée rapide de la foule aux abois. Cette évocation 'poétique' évoque magistralement la Grande Peur de la Révolution, l'angoisse devant un monde qui change et l'effondrement des existences individuelles sous les grands coups de l'histoire collective en train de se faire... Les décors sont très élaborés, les éclairages ont une touche surnaturelle. On retient son souffle, on est en apesanteur. La musique est ample et belle. Une pièce nouvelle au thème 'Cinéma et Histoire' !

Alain Le Goanvic



Léa Seydoux dans *Les Adieux à la reine*

Dans le cadre d'une collaboration avec le site *protestants.org*, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur *pro-fil-online.fr* toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 11 : *Une bouteille à la mer* (Thierry Binisti) - *La taupe* (Tomas Alfredson) - *Elena* (Andrei Zviagintsev) - *J. Edgar* (Clint Eastwood) - *Hugo Cabret* (Martin Scorsese) - *Intouchables* (Eric Toledano et Olivier Nakache) - *Oslo, 31 août* (Joachim Trier) - *Le Fossé* (Wang Bing) - *Le cheval de Turin* (A Torinói Ló) (Bela Tarr et Agnes Hranitzky) - *38 témoins* de Lucas Belvaux) - *I wish* (Kore-Eda Hirokazu) - *Le fils de l'autre* (Lorraine Lévy) - *Cloclo* (Florent Emilio Siri) - *Albert Nobbs* (Rodrigo Garcia) - *Les adieux à la reine* (Benoit Jacquot) - *L'enfant d'en haut* (Ursula Meier) - *Babycall* (Sletaune Pal) - *Detachment* (Kaye Tony) - *Margin Call* (J.C. Chandor) - *Le secret de l'enfant-fourmi* (Christine François) - *Barbara* (Christian Petzold) - *Post tenebras lux* (Carlos Reygadas) - *Les vieux chats* (Gatos Viejos) (Sebastian Silva et Pedro Peirano) - *11 fleurs* (Wo 11) (Wang Wiaoshuai) - *Moonrise Kingdom* (Wes Anderson) - *Matins calmes à Séoul* (*The Day he arrives*) (Hong Sangsoo) - *Sur la route* (*On The Road*) (Walter Salles).